

Mon affluent joyeux L'aimé

Mon amour des verts vallons mon unique de vastes nuées beauté simplifiant ma demeure d'effluves joyeuses - que toi.

Que toi dans mes noyades. Je bois sans peur. J'ai lâché mes écluses. Ma main s'adonne à tes canaux.

Et mon regard te cherche en tout reflet. Mon coeur saigne en de douces langueurs et chaque arbre se perdant dans les cieux me rappelle tes yeux.

J'ai baisé la terre qui te fait venir. Perdu pour t'offrir ce que Voie me laisse. Un coeur palpitant par toi. Un coeur transi de Source pure.

Viens! Viens! Pénètre en ce lac paisible et fou. Nous féconderons nos pieds unis dans la boue nos ventres entrelacés sous l'humus. Nous sommes indémaillables sous le sourire des anges.

Je suis ta chair couchée dans les herbes ton sang recueilli par les lys. La buée brise tes lèvres nous nous féconderons d'Amour.

Félicité nous cachera dans sa promesse mon affluent joyeux.

Mon souffle

l'ange

Mon ange

n'ai aucun lien à quitter pour te rejoindre toi l'enfant de ce lieu-même.

Mon épousée

n'ai pas à quitter mon chemin pour t'aimer toi née de cette Voie-même.

Mon âme

n'ai pas à trahir mon intime pour te parler toi brise légère en ce silence même.

Ma vie

n'ai pas à douter du Don pour te protéger toi dans le sein de cette Grâce même.

Mon autre

n'ai pas à me renoncer pour te garder toi plus présent en mon tréfonds que moi-même.

Ivre d'un sirop frappé

toi parce que toi

Je t'aime d'autant plus que temps porte le vent... livre de tarot happé que les rois ne peuvent encore payer.

Je t'aime d'autant plus que t'emporte le vent... libre des tripots drapés que les mièvres ne peuvent encore ployer.

Je t'aime d'autant plus que t'en portes le vent... ivre d'un sirop frappé que mes lèvres ne peuvent encore frayer.

Je t'aime d'autant plus que tant porte le vent... cidre sur calot nappé que mes doigts ne peuvent encore choyer. Et flotte...

Ton pneuma gracieux en ces instants accompagne mes motifs d'un élan invisible mais sûr. Oui ! Etrangement assuré.

Sans ce généreux Soi que cet éperdument solitaire que serais-je en cet entre-nous baignant d'un sens accompli notre devenir partagé ?

Je n'ai plus comme su octroyé que ton présent aspiré que tes effluves inversés côtoyant mes plus stupides renoncements.

Un « Je » communie gravé en calicot mais vidé de ses moi incongrus.

La vie s'est manifestée. Par un touché improbable le Vivant unit ses épouses comme tour par-dessus ses murs.

Et moi qui laisse être sauf d'être attendu.

Exit le corps et le sang! Suscite l'ordre des larmes et peurs. Cite la honte et la confiance quand l'envers accomplit notre vie étroite.

S'écoulent nos tensions

nous

Mon adhérence n'est pas morte comme si j'en étais. J'en suis revenu.

Vivante dans son sillage elle ne croit plus les langages capables de « Cela » qui éveille une chair.

Une parole réveilla son cœur. Son regard est baiser posé sur ma lèvre. - Ecoute chastement! -

Nos mains caressent. Coule l'amour tendre et paisible. Je contemple ton écoute toi ma contemplation.

De nos tensions ouvertes s'écoule un chérissement - érotique en plus – et plus de sombres.

S'ouvrent mes émois

Amour

Quand le froissement de la saison mauvaise envahit la maison jusque dans mes draps qui de toi frissonnent encore,

quand la froidure précoce d'un hiver pérore de s'annoncer jusqu'à ton visage flouté qui les toits hante encore,

je me jette dans tes émanations jusqu'à la chaude damnation qui par toi chante encore.

Quand le raidissement d'une poignet de main manque de saluer l'intérieur du château qui sans toi pleure encore,

quand le pied de l'imposture jaunie dans la porte étroite frappe mes émois qui en toi demeurent encore,

je prie tes effluves de ne point s'absenter jusqu'à l'annonciation ivre d'un cor qui de toi donne l'accord.

Quand les épluchures d'un automne aux abois s'infusent en mes lieux clos aux quatre vents j'ouvre tes émotions pour ma plus grande joie.

Tu es là!

Valsent les empêchements

Vous

La nuit des menottes aux rêves dans la chambre délavée de grisailles sur le lit bas de mes enfoncements mon âme courbe gigote d'en mourir.

Minuit des frontières redoutées dans l'alcôve des brises odorantes sur leur linceul mes tortures interlopes valsent les empêchements pour en vivre.

Au matin nouveau de mes aspirations dans la chambre haute des enlèvements sur la paillasse des nobles humilités mon cœur songe d'invoquer l'impossible.

Ce jour des ailes aux amours dans les vastes visions retrouvées sur la couche emplumée de son rayonnement mon ventre plie d'émerveillement atteint.

Grâce des enfants perdus - Ô Vous!

Ainsi versa la lune

Mme Lune.

Dans ta neige s'était blottie cette feuille ocre tiède mais pour y mourir cher abîme.

Une paupière orageuse grippait ton bourgeon - le Froid plaquait nos âmes au fer.

Les gris de ta raison frisaient des touffes revêches. Au loin pourtant sur la ligne veillait la grâce de deux paumes.

La joie des primevères transperçait ici et là ta rude ivraie. Ton rire semblait séduit

le doigt dans le Souffle et bec ouvert. – Dehors sept ciels rainuraient ta chair d'impuissance.

Sous des reins rompus les larmes de tes hanches couvèrent peut-être quelqu'espoir ?

Mais des râles tenaces ébranlèrent l'autre rive. Et par tout le Vanson la nuit en remontra aux cèdres hauts.

Ainsi versa notre lune.

Déjà goutte l'onction

(Elle)

N'ai de ses éclats qu'un primesaut musical. Il me donne ses yeux posés sur deux roses. Je les crois doux que déjà tourne chevelure qui claque joues.

(Lui)

N'ai de son dos chéri que promesses en fugue. Elle m'expose deux seins. Je les vois perdu dans leur pâleur que déjà vrille l'enlacé quand flanque cœur.

(Elle)

N'écoute de ses rires que souffle en mi mineur. Il a posé sa bouche. Je prie son charme mouillé dans les fibres que déjà foule la plaie quand creuse à mon ventre.

(Lui)

Ne reste de ses silences que l'accompli du don. Elle m'a collé son âme. J'y cueille notre mémoire réveillée dans les chairs que déjà goutte l'onction qui gracie tout front.

Quitter mon lieu pour te rejoindre?

Aurai-je à faufiler mon « moi » pour te joindre ?

Ai-je à ouvrir ma boîte-cœur pour t'accueillir ?

Aurai-je à nous enclore en chair pour un partage ?

Ai-je à retourner ma langue mère pour te parler ?

Oh que non! J'y ai bien songé. Et puis mon écoute en témoigne en fin de compte. Une même Origine baigne nos énergies sauvages et baptise même nos rencontres désertiques.

Alors qu'importent mes questions sans fin et que mes fruits divergent tant et tant. Seule ma confiance à toi remise soumise échappe à toutes sortes d'illusions tristes.

Pourquoi donc fuirais-je mon corps à moi pour te le re-« filer à l'anglaise » ? En son trépas paisible tu sais y demeurer fidèle afin que tout mon « moi » y resurgisse vivant.

La chute dans ton silence

Ta chair sans couteau ton regard s'absentant du métal pour chérir notre musette tendrement lient nos chemins.

Tu as dans tes veines assoiffées des sucs gorgeant ma blessure d'une heureuse compagnie.

Bienheureuse muse qui dans la chute d'un silence rencontra la mort identique à la mienne.

Peut-être cours-tu librement? Libre dans ton champ désormais.

Aucun visage ne Te figurera

L'écoute affranchie s'ensemence par-delà les Sombres et pardonne à l'oiseleur sa cage aux songes barbelés. Son pardon n'entrave pas l'élan des ailes folles. Que le souffle en chacun le porte vers son appel.

Notre joie ne castrera plus l'envol des colombes amoureuses. C'est une oreille nourrie de leurs chants sans coulpe qui dément le triste son des couplets menteurs.

Le regard perçant jusqu'aux habiles frontières laboure tout territoire jusqu'à la virginité retrouvée.

La force neuve libre et fragile est retrouvée.

Ô noble et bienveillant réveil! Notre joie ne se figurera plus aucun visage.